

VI

L'AGONIE ET LA PRIÈRE

« Etant en agonie, il pria plus instamment. »

Luc XXII, 44

Notre entretien de ce matin se rapportera moins au jour des Rameaux qu'à l'ensemble de la semaine sainte, dont ce jour est l'introduction. Nous sommes persuadés que cette semaine sera bénie et bienfaisante pour nos âmes, dans la mesure où elle sera une semaine de prière. Et nous avons cette année des raisons tout à fait spéciales et singulièrement puissantes pour vaquer à la prière et assiéger de nos supplications le trône de grâce. C'est ce que nous voudrions essayer de vous faire sentir, en appelant toute votre attention sur l'admirable exemple de prière que Jésus nous a donné à Gethsémané. Au sujet de cet épisode si profondément émouvant de la Passion que nous racontent les trois premiers évangélistes, saint Luc nous rapporte quelques détails qui n'appartiennent qu'à lui : je veux parler de la sueur sanglante, ou pareille à des grumeaux de sang, qui baigna le front du Sauveur ; de l'ange qui vint du ciel pour

le fortifier ; enfin de ce trait que j'ai choisi pour texte : Jésus, étant en agonie, priaït plus instamment. Voici sous quel aspect je me propose de vous le présenter. L'agonie inexprimable, insondable, de Jésus-Christ, pouvait paraître, était même, à certains égards, un obstacle à sa prière ; en réalité elle donna à cette prière une nouvelle impulsion, un élan irrésistible. Il doit en être de même des détresses par lesquelles, aujourd'hui, Dieu trouve bon de nous faire passer ; elles n'atteindront leur but que si elles nous apprennent à prier tout autrement que nous ne l'avons fait jusqu'à cette heure. Que l'Esprit du Sauveur nous rende, en ce point si capital, dociles et fidèles à son exemple !

I

« Quelqu'un souffre-t-il ? — qu'il prie », (1) dit saint Jacques. Certes, aucune exhortation n'est plus religieuse, ni plus raisonnable que celle-là. Il n'en résulte pas qu'elle soit toujours facile à pratiquer. Il n'est pas rare que tel malade nous dise : « Je souffre trop pour prier. » Pour s'éton-

(1) Jacques V. 13.

ner de cette excuse, il faudrait ne pas savoir tout ce que la douleur physique, en particulier, a de poignant et d'absorbant, et comment elle ramène constamment sur lui-même la pensée de celui qui en est la victime. Il n'est presque plus possible d'assembler des mots, d'ordonner des pensées et des paroles; la prière devient un cri; il est vrai que ce cri suffit, quand il part du cœur et qu'il monte vers Dieu.

Or, il n'y a jamais eu de souffrance égale à celle du Sauveur à Gethsémané et à Golgotha. Son corps défaillait, au point que le secours d'un ange lui fut nécessaire pour l'empêcher de succomber avant l'heure. Son âme était « saisie de tristesse jusqu'à la mort », (1) c'est l'expression même de Jésus, et à coup sûr il n'exagère pas. Dans cette extrémité, comment prier? — Mais comment ne pas prier? Qui soutiendra le Fils dans son inexprimable angoisse, si ce n'est le Père céleste? Où cherchera-t-il la consolation, si ce n'est dans son amour? Qui lui donnera la force d'accomplir jusqu'au bout son immense et accablante tâche, si ce n'est Celui qui l'a envoyé? C'est pourquoi Jésus, de sa faiblesse même se fait une force, de sa détresse un motif et un moyen de redoubler d'énergie dans sa requête. Etant en agonie, il prie plus instamment.

(1) Matth. XXVI, 38; Marc XIV, 34.

Méditez cet exemple, chers affligés. Peut-être en est-il parmi vous que le découragement gagne et paralyse et qui disent, eux aussi : je souffre trop pour prier. Tant que vous espériez qu'une vie qui vous était infiniment chère serait conservée et que la coupe amère serait éloignée de vos lèvres, la supplication jaillissait, abondante et spontanée, de vos cœurs. Mais vous n'avez pas été exaucés ; cela même que vous craigniez par-dessus tout est arrivé. Maintenant que votre malheur est certain et complet, vous dites : « A quoi bon prier ? serais-je exaucé la seconde fois plus que la première ? D'ailleurs, qu'ai-je à demander ? N'ai-je pas perdu ce qui faisait pour moi le prix de la vie ? Je veux bien ne pas murmurer contre Dieu, mais qu'on ne me demande pas de m'adresser encore à lui avec confiance. » — Chers compagnons d'épreuve et d'infortune, je vous en conjure, chassez bien loin de vous ces pensées et ce langage. Plus votre souffrance est grande et inconsolée du côté de la terre, plus la prière vous est indispensable. Qui vous soutiendra et vous consolera, si ce n'est Dieu ? Auprès de quel autre cherchez-vous celui qui est séparé de vous pour un temps, mais qui est vivant pourtant ? Quel autre vous donnera l'espérance du revoir ? Quel autre vous rendra capable d'accepter la vie telle qu'elle vous est faite maintenant, d'en remplir les devoirs et d'être en bénédiction et non pas à charge aux

êtres bien-aimés qui vous restent et qui pleurent avec vous? Comme Jésus, puisez dans votre souffrance même un motif puissant et toujours nouveau de prier; si vous êtes faible, laissez-vous tomber entre les bras de votre Père céleste; si la terre vous paraît bien sombre, regardez du côté du ciel. Entre la prière et le désespoir, il n'y a pas de milieu; or le désespoir est insensé et criminel, tant que Dieu existe et que Dieu règne. Si votre agonie se prolonge, priez plus instamment.

II

Un côté de la souffrance de Jésus à Gethsémané, auquel on ne pense pas toujours assez, c'est l'abandon où le laissent ses disciples. Il n'a fait entrer avec lui dans le jardin que les trois préférés, les trois plus vaillants. Il s'éloigne d'eux, car il sait bien qu'ils ne pourront comprendre ce qui se passe, ni s'associer entièrement à ses souffrances. Ils pourraient cependant y prendre part en quelque mesure, comme un enfant à la douleur de ses parents, comme un jeune disciple aux épreuves et aux luttes intellectuelles de son maître. Jésus aime à penser qu'ils sont de cœur avec lui, qu'ils prieront avec lui et pour lui; car il est

homme, et comme à tout homme la sympathie humaine lui est bienfaisante et secourable. Hélas ! ses trois plus chers apôtres s'endorment de tristesse et le laissent complètement seul. Dans cet isolement, comment prier ? Comment porter sur ses seules épaules un fardeau si écrasant ? — Mais plutôt, je le demande de nouveau : comment ne pas prier ? Si Jésus est seul à accomplir sa tâche rédemptrice, seul à fouler au pressoir, comme s'était exprimé le prophète, (1) c'est une raison de plus pour qu'il soit absolument fidèle, pour que son courage ne fléchisse pas un seul instant dans ce rude et mortel combat. Car l'enjeu de la lutte n'est pas moindre que le salut de l'humanité, que l'avenir de l'univers. C'est pourquoi Jésus, dans son agonie, prie plus instamment.

Ici encore, prenons exemple sur notre Maître, mes bien-aimés frères. Il nous a montré lui-même dans l'union de ses disciples entre eux et pour la prière un gage de bénédiction et d'exaucement. Or, l'une des plus grandes misères du temps présent, c'est que cette union fait défaut. Les chrétiens de profession sont divisés en deux grandes masses ; en même temps qu'ils cherchent, hélas ! à s'entre-détruire, ils prient, pourrait-on dire, les uns contre les autres. Nous ne pouvons pas nous dissimuler qu'une communion de prières entre nous

(1) Esaïe LXIII, 3.

et les chrétiens allemands, même les meilleurs, est presque impossible à cette heure. C'est là, quoi que vous en pensiez, un grand appauvrissement, une affligeante cause de faiblesse. Mais, même dans notre cercle restreint, même entre nous, chrétiens français et protestants, la communion d'esprit et de supplications n'est pas ce qu'elle devrait être. Plusieurs négligent la prière, n'ayant en vue que la victoire matérielle, en quelque sorte, et ne regardant qu'aux circonstances politiques et aux forces militaires. D'autres sont gênés pour prier, parce qu'ils sentent bien au fond qu'ils ne sont pas d'accord avec Jésus-Christ et qu'ils n'acceptent pas sa loi dans toute son étendue. C'est pourquoi ceux qui, au contraire, se sentent contraints de prier, ceux dont l'existence, depuis le commencement de la guerre, tend à devenir une prière continuelle, se sentent relativement isolés. Qu'ils ne se découragent pas cependant ! Que la lenteur de l'exaucement et le délai de l'intervention de Dieu n'affaiblisse pas l'énergie de leurs requêtes ! Si nous sommes peu nombreux, il importe d'autant plus que nous soyons fidèles. C'est à nous tout particulièrement qu'il appartient de combattre sans relâche, par nos supplications, pour le bien de nos chers soldats, pour le salut de l'humanité, pour la venue du royaume de Dieu. Si notre agonie se prolonge, prions plus instamment.

III

Nous entrerons sans doute plus avant dans l'intelligence de l'agonie du Sauveur, en nous rappelant qu'elle avait pour cause principale le péché du monde, qui en ce moment apparaissait à Jésus dans toute son horreur et pesait sur lui de tout son poids. Sans doute, Jésus ne s'était jamais fait d'illusion ; il connaissait auparavant la grandeur et l'étendue du mal ; mais maintenant il en fait l'expérience comme en étant la victime, et cette expérience a quelque chose de nouveau et de tragique. Il assiste au naufrage apparent de sa vaste entreprise de Rédempteur et de Messie. Il a fait parmi les Galiléens, à Corazin, à Bethsaïda, à Capernaüm, des œuvres qu'aucun autre n'a faites, et ces villes ne sont pas converties ; il s'est efforcé à plusieurs reprises d'attirer à lui les enfants de Jérusalem, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et Jérusalem ne l'a pas voulu. Il n'a jamais fait que le bien ; toutes ses œuvres ont été des œuvres d'amour, et il est, de la part des chefs religieux et politiques de son peuple, l'objet d'une haine implacable qui a lentement préparé sa mort et qui maintenant arrive à ses fins. Un de ses apôtres, Judas, s'est fait l'auxiliaire de cette haine ; il est en train de s'entourer

des émissaires qu'il va conduire à Gethsémané. Les autres disciples l'abandonneront, les meilleurs dorment. Comment poursuivre une lutte si désespérée? Que peut-on attendre de bon d'une race si obstinément rebelle au salut et à l'amour de Dieu, et comment prier pour elle? — Mais plutôt, laissez-moi le répéter, comment ne pas prier? Le Rédempteur peut-il abandonner l'œuvre de la rédemption? Le Fils de l'homme peut-il douter de la puissance, de la sagesse, de la bonté, du dessein miséricordieux de son Père, ou refuser d'en être l'instrument jusqu'au bout? Il persévère donc; il ne veut voir dans ce débordement de méchanceté, d'ingratitude, de vices de tout genre, auquel il est en train de succomber, qu'un motif d'implorer avec plus d'ardeur la miséricorde du Père céleste en faveur de ceux qui le rejettent et e crucifient, et de s'offrir plus complètement en sacrifice pour eux. Etant en agonie, il prie plus instamment.

Ici encore, chers frères, prenons exemple sur notre Seigneur et Sauveur. Il a dit lui-même à ceux qui étaient venus pour l'arrêter : « C'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres. » Il y a en effet, dans l'histoire de l'humanité, des heures — et quelquefois ces heures durent des années — où le mal se déchaîne, où la puissance des ténèbres semble triompher. Comment méconnaître que nous sommes à une de ces époques? Quand

nous voyons un conflit sans précédent par son étendue et par sa violence mettre aux prises les peuples les plus civilisés du monde ; quand nous prenons connaissance de ces théories anti-humaines et anti-chrétiennes qui glorifient la guerre et absolvent tous ses crimes, pourvu qu'ils soient propres à hâter la victoire, et que nous assistons à l'application de ces principes ; quand ces généreux petits peuples qui se sont levés pour la justice, le peuple belge et le peuple serbe, sont écrasés et foulés aux pieds, et que la nation arménienne est systématiquement exterminée ; quand notre France elle-même est envahie depuis bientôt deux ans, qu'elle se débat sous l'étreinte de l'oppresseur et que la sanglante bataille de Verdun se prolonge pendant des semaines sans que nous tenions encore la délivrance ; quand le nom de Dieu est mêlé à toutes ces injustices et que son intervention, ardemment sollicitée, est lente à venir, parfois, il faut l'avouer, notre foi se déconcerte et la prière expire sur nos lèvres. Nous nous demandons : comment Dieu permet-il tout cela ? Où sont sa puissance, sa justice et sa bonté ? Comment son règne viendra-t-il ? Comment s'accompliront les promesses des prophètes, qui ont salué avec tant de joie le jour où les lances seraient transformées en hoyaux et les hallebardes en serpes ? Comment l'Eglise chrétienne se lavera-t-elle du reproche qu'elle a encouru en ne faisant rien

pour empêcher la guerre et en se rendant trop souvent complice du nationalisme le plus étroit et le plus passionné ? Qui nous rendra le véritable Evangile, l'Evangile de paix, d'amour, de fraternité universelle, dans sa pureté et dans sa puissance des premiers jours ? Quand on est assiégé et tourmenté par de telles pensées, comment prier ?

— Mais plutôt, hâtons-nous de le répéter, comment ne pas prier ? Encore une fois, il n'y a pas d'alternative entre la prière et le désespoir ; Dieu seul, le Dieu de Jésus-Christ, peut nous tirer de l'abîme, nous accorder la victoire, et par la victoire la paix ; faire sortir du mal qui nous accable un bien proportionné à sa grandeur même, réveiller les Eglises, convertir les pécheurs, glorifier son saint nom et son immortel Evangile. Et pour hâter ce bienheureux dénouement, nous n'avons pas d'autre moyen que la prière. Prions donc ; que chaque détresse se change en supplication ; que chaque constatation du mal qu'il y a dans le monde et dans nos cœurs nous amène et nous prosterne, plus humbles mais plus confiants aussi, aux pieds de l'Auteur de tout bien. Si notre agonie se prolonge, prions plus instamment.

IV

Si nous voulons, je ne dis pas descendre jusqu'au fond de l'agonie du Sauveur à Gethsémané — cela n'est possible à aucun homme ni à aucun ange —, mais en comprendre ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler, il faut tenir compte de ce fait, à la vérité très mystérieux lui-même, qu'à Gethsémané et à Golgotha les relations de Jésus-Christ avec Dieu n'ont pas eu cette plénitude d'intimité filiale et de liberté joyeuse qui les caractérisait en tout autre temps. Si, à Gethsémané, Jésus donne encore à Dieu le nom de Père, à Golgotha il l'appelle « mon Dieu ». Auparavant, il disait : « Père, tu m'exauces toujours » ; à Gethsémané il demande que, s'il est possible, la coupe amère lui soit épargnée, et l'exaucement visible ne lui est pas accordé. Il disait aussi : « Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable » ; à Golgotha, où son obéissance atteint son plus haut point, il est réduit à s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Pourquoi ? précisément parce que Jésus-Christ est le Rédempteur, parce qu'il se fait un, par son amour, avec l'humanité coupable ; parce qu'à ce titre il sent passer et peser sur son âme sainte la

sainte indignation de Dieu contre le péché du monde. Quoi qu'il en soit, aucune plume humaine ne peut dépeindre ce que Jésus-Christ souffrit à cette heure. Que faut-il penser de la parole que nous venons de rappeler, la quatrième des sept paroles de la croix ? Est-ce une question, une plainte, un cri de détresse ? — Oui, mais, n'en doutez pas, c'est aussi une prière, un appel tout puissant et invincible à l'intervention secourable de Dieu. Etant en agonie, il prie plus instamment, et cette fois il est promptement et définitivement exaucé.

Si considérable que soit la distance qui existe entre les expériences de Jésus-Christ et les nôtres, peut-être constatons-nous, nous aussi, une différence entre les relations avec Dieu que nous avons eues autrefois et celles qui existent aujourd'hui entre Lui et nous. Alors, il nous bénissait visiblement dans notre vie de famille ; aujourd'hui, dans nos plus chères affections, le deuil nous accable et l'anxiété nous étreint. Alors, il nous accordait d'admirables exaucements ; aujourd'hui, notre prière, humble et fervente pourtant, a paru être rejetée. Alors, nous étions en paix avec tous les hommes ; aujourd'hui, nous sommes malgré nous en guerre avec une partie considérable de l'humanité. Alors, il nous semblait facile d'aimer nos ennemis ; aujourd'hui, la légitime indignation que nous éprouvons contre nos ennemis a bien

de la peine à ne pas se traduire en colère et en haine. Alors, nous n'avions à penser et à travailler qu'au bien de tous les hommes ; aujourd'hui, en faisant des vœux ardents pour notre patrie, nous ne pouvons pas éviter d'en faire contre ses impitoyables adversaires, et comment empêcher que ce ne soient des vœux de destruction et de mort ? Alors enfin, peut-être par une conséquence naturelle de ce que nous venons de dire, il y avait de la paix et de la joie dans nos relations avec Dieu ; aujourd'hui, quoique nous recherchions plus que jamais la face de Dieu, il y a plus d'angoisse que de paix dans nos cœurs, plus de tristesse que de joie dans notre piété. En un mot, il nous semble qu'à nous aussi, Dieu cache sa face. Faut-il donc consentir à nous passer de Lui, à vivre séparés de sa communion ? Faut-il renoncer à le prier ? Que Dieu nous en garde, mes chers frères. Ce serait l'athéisme pratique, c'est-à-dire, encore une fois, le désespoir. Comme Jésus à Gethsémané et à Golgotha, si notre agonie se prolonge, prions plus instamment. Elevons nos cœurs et nos mains vers Dieu à travers les ténèbres qui nous environnent, étreignons-le en quelque sorte par une supplication plus véhémement, lorsqu'il semble se cacher et se dérober à nous. Il est écrit : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » ; (1) c'est pourquoi celui

(1) Joël II, 32.

qui prie avec persévérance ne peut pas être vaincu, ne peut pas être abandonné de Dieu. Celui qui souffre en priant sanctifiera sa souffrance ; celui qui meurt en priant remettra son esprit entre les mains du Père ; celui qui travaille en priant ne travaillera pas en vain ; celui qui prie, non seulement pour lui-même, mais pour tous ses frères et pour la venue du règne de Dieu, sera ouvrier avec Jésus-Christ pour le salut de l'humanité, et verra tôt ou tard la lumière se lever dans les ténèbres.

Amen.

Oratoire, 16 avril 1916. (Rameaux).